



rejeté par les Anciens. Ce fut alors que, dans une nécessité si pressante, il proposa un emprunt forcé de 500 millions... Les cinq directeurs, quoiqu'ils délibèrent en commun sur les mesures importantes, avaient suivi la tradition du comité de Salut public en se chargeant chacun d'un service: Barras avait le personnel et Carnot le mouvement des armées, Rewbell les relations extérieures, Leclercq et La Révellière l'administration intérieure.

À la suite de négociations qui furent menées à terme par le Directoire, on était enfin convenu avec l'Autriche de lui rendre la fille de Louis XVI en échange des députés livrés par Dumouriez. Le 19 décembre (1798), la princesse partit du Temple et fut conduite avec les plus grands égards à Bâle, où devait se faire l'échange.

Cependant les opérations militaires commencent à prouver de meilleurs résultats. Jourdan avait ramené repris l'offensive sur le Rhin. Justement soupçonné, Pichegru fut privé de son commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle. En Italie, Schérer, d'instinct secondé par Augereau, Massena, Serrurier, remporta une brillante victoire de Genoa, qui dégageait toute la rivière de Gènes et nous rendait toutes les routes du Piémont et de l'Italie.

Dans le même temps, Hoche, par son énergie, se habilitait de sa grande œuvre de la pacification de l'Ouest.

Jusqu'à lors les deux conseils secouaient le Directoire, sauf une petite opposition royaliste, qui était encore mesurée, parce qu'elle était faite dans les cercles communaux, c'est-à-dire à la ruine de la République les libertés qu'elle garantissait aux citoyens. Les journaux royalistes pullulaient, des agences étaient établies de tous côtés, et le gouvernement était environné d'intrigues et de complots.

D'un autre côté, le parti purement révolutionnaire, exalté encore par les progrès de la réaction, redoutait de voir le Directoire se laisser aller à des mesures qui n'avaient aucune portée utile, et qui n'avaient pour objet que de maintenir la République sans cesse en mouvement, c'était la question financière.

On n'avait pas encore complètement renoncé aux assignats, qui ne valaient plus guère que les deux centimes de leur titre, et cela en outre les matériaux et on prit successivement diverses mesures qui ne soulevaient que bien imparfaitement le crédit public et ne donnaient que des ressources momentanées.

Cependant le Directoire avait déjà une grande force, et il se consolida encore en déjouant plusieurs intrigues royalistes et en brisant les fils de la redoutable conspiration de Babeuf (mai 1798).

Cette année fut marquée par des événements mémorables: la prise de Stoflet et de Charette, la pacification de l'Ouest, l'immortelle campagne de Bonaparte en Italie, les victoires des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle en Allemagne, où Moreau, Jourdan, Kléber, Moreau, jouèrent un rôle non moins glorieux que celui du jeune général de l'armée d'Italie. Vers le milieu de l'été, nos armées dominaient l'Italie et une moitié de l'Allemagne, envahie jusqu'à Danube.

Malgré la déplorable issue de l'expédition d'Irlande, le retour de Jourdan sur le Mein et la retraite de Moreau (retraita qui fut un chef-d'œuvre), notre situation extérieure était encore extrêmement brillante au commencement de 1797; la prise de Mantoue avait comblé un succès d'opérations incompréhensibles, et bientôt Bonaparte allait signer les préliminaires de la paix à Lœoben et former un peu plus tard en Italie ces républiques éphémères qui d'ailleurs furent pour nous un embarras plus qu'un appui.

La nouvelle de la signature du traité de Lœoben fut accueillie en Allemagne et en France par des transports de joie. Toutefois, le Directoire manifesta un mécontentement légitime après tout, ce que Bonaparte eût ainsi engagé son pays et conclu des négociations importantes de son autorité privée; mais le jeune général, dans cet acte, comme une suite naturelle de ses opérations militaires, et il fallut bien, en définitive, accepter les résultats de la victoire sans s'arrêter aux questions de forme.

L'intérieur, dans la position était moins brillante. Le Directoire, toujours en butte aux

attaques passionnées d'une presse qui jouissait d'une liberté à peu près absolue, était en outre travaillé par des dissensions intestines qui résultaient surtout de l'opposition des caractères. Carnot, honnête et pur, mais opiniâtre; Rewbell, administrateur capable, mais âpre et hantail, et dont la probité était attaquée, peut-être injustement; Barras, politique sans scrupule, ambitieux et dissolu, et qui jouait surtout un rôle de représentation; Leclercq et La Révellière, hommes honnêtes et appliqués, mais d'une personnalité un peu effacée; tous ces hommes, issus de groupes différents qui s'étaient combattus dans la Convention, avaient conservé une partie de leurs idées et de leurs préventions. Il en résultait des tiraillements, des divisions qui devinrent de plus en plus marquées. Les directeurs occupaient chacun avec leur famille un appartement au Luxembourg; ils y vivaient modestement et sans faste; sauf Barras, qui représentait, donnaît des fêtes et recevait dans ses salons une société fort mêlée, de fournisseurs, de gens d'affaires, d'intriguants, de femmes à la mode, et même d'ex-nobles et d'émigrés rentrés. L'ancienne société commençait à se reformer autour de lui, attiré par son luxe et ses prodigalités.

On accusait de participation aux projets des fournisseurs et à des manœuvres d'agiotage, et malheureusement cette accusation était fondée. Ses désordres et sa vanité ne contribuèrent pas peu à discréditer le gouvernement. Le Directoire fut décrié, on le voyait au croquet le chef réel. On sait que Napoléon, qui à cette époque le méprisait fort, l'appela un jour le chef des pourris.

Il avait d'ailleurs une grande adresse et s'attachait secrètement à donner des espérances à tous les partis. Cependant, le gouvernement restait encore assez uni pour administrer avec vigueur et poursuivre les opérations contre les rois de l'Europe. Dans les conseils, l'opposition était contenue par la majorité conventionnelle. La minorité, soupçonnée de tendances monarchiques, avait formé le club de Clichy et se préparait à se livrer à de nouveaux complots. Les agents royalistes s'agitaient d'ailleurs de tous côtés, et souvent en sens contraire les uns des autres; à chaque moment on découvrait de nouvelles preuves de leurs intrigues. Pichegru était en correspondance suivie avec Condé, et il avait fait agréer un plan qui consistait à s'emparer de Paris d'un coup de main, et de l'y introduire avec de l'argent du résultat des élections. Le gouvernement anglais fournissait de larges subsides pour la réalisation de ce plan.

Bientôt, en effet, eurent lieu les élections de l'an V, pour le renouvellement d'un tiers du Corps législatif (mai 1797). Beaucoup de candidats royalistes passèrent, et même des conservateurs notoirement connus ou qui furent un peu plus tard, comme Pichegru, Imbert-Colomès, Camille Jordan, etc. Ces éléments renforcèrent l'opposition, qui commença sans mesure la guerre civile. L'opposition, dit-on, n'avait pas de chefs directs, mais elle avait un chef réel, le ministre de la police. La difficulté qui renouait tous les jours pour le gouvernement, c'était la question financière.

On n'avait pas encore complètement renoncé aux assignats, qui ne valaient plus guère que les deux centimes de leur titre, et cela en outre les matériaux et on prit successivement diverses mesures qui ne soulevaient que bien imparfaitement le crédit public et ne donnaient que des ressources momentanées.

Cependant le Directoire avait déjà une grande force, et il se consolida encore en déjouant plusieurs intrigues royalistes et en brisant les fils de la redoutable conspiration de Babeuf (mai 1798).

Cette année fut marquée par des événements mémorables: la prise de Stoflet et de Charette, la pacification de l'Ouest, l'immortelle campagne de Bonaparte en Italie, les victoires des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle en Allemagne, où Moreau, Jourdan, Kléber, Moreau, jouèrent un rôle non moins glorieux que celui du jeune général de l'armée d'Italie. Vers le milieu de l'été, nos armées dominaient l'Italie et une moitié de l'Allemagne, envahie jusqu'à Danube.

Malgré la déplorable issue de l'expédition d'Irlande, le retour de Jourdan sur le Mein et la retraite de Moreau (retraita qui fut un chef-d'œuvre), notre situation extérieure était encore extrêmement brillante au commencement de 1797; la prise de Mantoue avait comblé un succès d'opérations incompréhensibles, et bientôt Bonaparte allait signer les préliminaires de la paix à Lœoben et former un peu plus tard en Italie ces républiques éphémères qui d'ailleurs furent pour nous un embarras plus qu'un appui.

La nouvelle de la signature du traité de Lœoben fut accueillie en Allemagne et en France par des transports de joie. Toutefois, le Directoire manifesta un mécontentement légitime après tout, ce que Bonaparte eût ainsi engagé son pays et conclu des négociations importantes de son autorité privée; mais le jeune général, dans cet acte, comme une suite naturelle de ses opérations militaires, et il fallut bien, en définitive, accepter les résultats de la victoire sans s'arrêter aux questions de forme.

La Convention, avait conservé une partie de leurs idées et de leurs préventions. Il en résultait des tiraillements, des divisions qui devinrent de plus en plus marquées. Les directeurs occupaient chacun avec leur famille un appartement au Luxembourg; ils y vivaient modestement et sans faste; sauf Barras, qui représentait, donnaît des fêtes et recevait dans ses salons une société fort mêlée, de fournisseurs, de gens d'affaires, d'intriguants, de femmes à la mode, et même d'ex-nobles et d'émigrés rentrés. L'ancienne société commençait à se reformer autour de lui, attiré par son luxe et ses prodigalités.

On accusait de participation aux projets des fournisseurs et à des manœuvres d'agiotage, et malheureusement cette accusation était fondée. Ses désordres et sa vanité ne contribuèrent pas peu à discréditer le gouvernement. Le Directoire fut décrié, on le voyait au croquet le chef réel. On sait que Napoléon, qui à cette époque le méprisait fort, l'appela un jour le chef des pourris.

Il avait d'ailleurs une grande adresse et s'attachait secrètement à donner des espérances à tous les partis. Cependant, le gouvernement restait encore assez uni pour administrer avec vigueur et poursuivre les opérations contre les rois de l'Europe. Dans les conseils, l'opposition était contenue par la majorité conventionnelle. La minorité, soupçonnée de tendances monarchiques, avait formé le club de Clichy et se préparait à se livrer à de nouveaux complots. Les agents royalistes s'agitaient d'ailleurs de tous côtés, et souvent en sens contraire les uns des autres; à chaque moment on découvrait de nouvelles preuves de leurs intrigues. Pichegru était en correspondance suivie avec Condé, et il avait fait agréer un plan qui consistait à s'emparer de Paris d'un coup de main, et de l'y introduire avec de l'argent du résultat des élections. Le gouvernement anglais fournissait de larges subsides pour la réalisation de ce plan.

Bientôt, en effet, eurent lieu les élections de l'an V, pour le renouvellement d'un tiers du Corps législatif (mai 1797). Beaucoup de candidats royalistes passèrent, et même des conservateurs notoirement connus ou qui furent un peu plus tard, comme Pichegru, Imbert-Colomès, Camille Jordan, etc. Ces éléments renforcèrent l'opposition, qui commença sans mesure la guerre civile. L'opposition, dit-on, n'avait pas de chefs directs, mais elle avait un chef réel, le ministre de la police. La difficulté qui renouait tous les jours pour le gouvernement, c'était la question financière.

On n'avait pas encore complètement renoncé aux assignats, qui ne valaient plus guère que les deux centimes de leur titre, et cela en outre les matériaux et on prit successivement diverses mesures qui ne soulevaient que bien imparfaitement le crédit public et ne donnaient que des ressources momentanées.

Cependant le Directoire avait déjà une grande force, et il se consolida encore en déjouant plusieurs intrigues royalistes et en brisant les fils de la redoutable conspiration de Babeuf (mai 1798).

Cette année fut marquée par des événements mémorables: la prise de Stoflet et de Charette, la pacification de l'Ouest, l'immortelle campagne de Bonaparte en Italie, les victoires des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle en Allemagne, où Moreau, Jourdan, Kléber, Moreau, jouèrent un rôle non moins glorieux que celui du jeune général de l'armée d'Italie. Vers le milieu de l'été, nos armées dominaient l'Italie et une moitié de l'Allemagne, envahie jusqu'à Danube.

Malgré la déplorable issue de l'expédition d'Irlande, le retour de Jourdan sur le Mein et la retraite de Moreau (retraita qui fut un chef-d'œuvre), notre situation extérieure était encore extrêmement brillante au commencement de 1797; la prise de Mantoue avait comblé un succès d'opérations incompréhensibles, et bientôt Bonaparte allait signer les préliminaires de la paix à Lœoben et former un peu plus tard en Italie ces républiques éphémères qui d'ailleurs furent pour nous un embarras plus qu'un appui.

La nouvelle de la signature du traité de Lœoben fut accueillie en Allemagne et en France par des transports de joie. Toutefois, le Directoire manifesta un mécontentement légitime après tout, ce que Bonaparte eût ainsi engagé son pays et conclu des négociations importantes de son autorité privée; mais le jeune général, dans cet acte, comme une suite naturelle de ses opérations militaires, et il fallut bien, en définitive, accepter les résultats de la victoire sans s'arrêter aux questions de forme.

et qui est au contraire bien connu pour la violence de ses passions réactionnaires: « L'histoire, pour apprécier avec équité cette crise politique, doit se demander succinctement de quel côté était l'intérêt du pays. Il était évidemment du côté des conquêtes de la Révolution et du calme, même précaire, de la France, que menaçaient des émigrés furieux et des intrigants payés par les agences royalistes, avec les subsides de l'Angleterre et de la Russie. » (Granier de Cassagnac, Directeur.)

Augereau, envoyé à Paris par Bonaparte pour coopérer au coup d'Etat, fut nommé commandant de l'armée de Paris, pendant que Hoche faisait marcher des troupes jusqu'au rayon constitutionnel, pour être à portée d'appuyer le mouvement.

Dans la nuit du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), toutes les dispositions étant prises, le Directoire fit envelopper les Tuileries et le Manège où siégeaient les deux conseils, en même temps qu'il entraînait l'opinion par la révélation des trahisons de Pichegru et des complots royalistes. Les députés royalistes, la Convention royaliste était évacuée, l'Assemblée législative et formèrent des assemblées scissionnaires qui élurent des députés. A Paris, notamment, la véritable assemblée se tint à l'Oratoire et se composait d'un mois dix cents électeurs, pendant qu'une autre réunion, ou plutôt un conciliabule de deux cents électeurs à peine, se constituait à l'Institut (qui siégeait alors au Louvre) et nommait des représentants.

Cet acte inconstitutionnel fut cependant accompli par les conseils, de concert avec le Directoire, mais Bonaparte, toujours si empressé à déverser le blâme sur l'administration du Directoire, à s'attribuer tous les succès et à rejeter sur les autres la responsabilité des revers, ne tenait évidemment compte que de ses vues et de ses projets, et sacrifiait toutes choses à ses moyens de réussite.

Les républiques qu'il avait fondées en Italie, aussi bien que celle de Suisse et celle de Hollande, étaient en proie aux embarras de la ruine et de l'anarchie. Certes, l'idée d'entourer la France d'une ceinture de petites républiques indépendantes était en elle-même une conception recommandable; mais l'exécution rencontra de sérieuses difficultés. La plupart de ces petites États étaient incapables de se diriger eux-mêmes, et les agents ou les généraux du Directoire n'abusèrent que trop souvent de leur autorité pour commettre des exactions et des abus de pouvoir. En outre, ces pupilles de la grande République subirent toutes les fluctuations de la politique de bascule du Directoire, de même qu'elles devaient s'accoutumer à un régime de gouvernement latin calqué sur le nôtre. Il serait superflu d'ajouter que l'Europe continentale, mal renseignée à la paix, n'envisionnait qu'avec défiance et colère cette extension de notre influence. Le congrès de Rastadt consommait les grandes affaires de l'Etat, et sa détermination n'était pas exempte d'humilité. Tel était l'empire de la situation.

Une expédition contre l'Angleterre était projetée, et Bonaparte avait été désigné pour le commandement. Mais déjà il roulait dans son esprit le rêve grandiose de la conquête de l'Égypte, et il se préparait à entraîner le gouvernement dans cette entreprise aventureuse. Dans l'intervalle, l'assassinat du général Duphot par les troupes papales, et le départ de Rome de notre ambassadeur, Joseph Bonaparte, les grandes levées en masse de la Convention; mais elle n'avait aucun lien permanent pour la levée annuelle des soldats. La loi de la conscription fut adoptée le 2 vendémiaire an VII (26 septembre 1798). Bientôt fut conclu contre nous le traité de la triple alliance. Cette fois la Russie entra dans la coalition, ou fut également entraînée la Turquie, qui l'expédition d'Égypte avait mis contre nous. D'un autre côté, le roi de Naples, poussé par les Anglais, continuait follement ses intrigues contre la République et poussait à la guerre la Toscane et le Piémont. Il commença les hostilités en sommant les Français d'évacuer l'État romain et en marchant sur Rome, que Championnet ne jugea pas utile de ses plans de défendre. A la suite de diverses opérations, il arriva ce qui était facile de prévoir. Championnet, avec un poignée de héros soldats d'Italie, chassa les masses napolitaines de l'État romain, puis marcha sur Naples, où il établit la république Parthenopéenne, qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère.

Pendant que ces événements s'accomplis-

roulement les dilapidations de certains agents du Directoire firent bientôt rentrer les patriotes de nous avoir appelés. Cependant le parti républicain s'était relevé en France depuis le 18 fructidor, et tout annonçait que les élections de l'an VI seraient toutes en sa faveur. Mais, fidèle à son système de bascule, le Directoire commença à réagir et à s'appuyer, non sur les royalistes purs, mais sur la fraction constitutionnelle modérée.

Les assemblées électoraux se trouvèrent composées en majorité de patriotes. Dans beaucoup de départements, les électeurs de la minorité, sous un prétexte quelconque, se séparèrent de l'assemblée légale et formèrent des assemblées scissionnaires qui élurent des députés. A Paris, notamment, la véritable assemblée se tint à l'Oratoire et se composait d'un mois dix cents électeurs, pendant qu'une autre réunion, ou plutôt un conciliabule de deux cents électeurs à peine, se constituait à l'Institut (qui siégeait alors au Louvre) et nommait des représentants.

Cet acte inconstitutionnel fut cependant accompli par les conseils, de concert avec le Directoire, mais Bonaparte, toujours si empressé à déverser le blâme sur l'administration du Directoire, à s'attribuer tous les succès et à rejeter sur les autres la responsabilité des revers, ne tenait évidemment compte que de ses vues et de ses projets, et sacrifiait toutes choses à ses moyens de réussite.

Les républiques qu'il avait fondées en Italie, aussi bien que celle de Suisse et celle de Hollande, étaient en proie aux embarras de la ruine et de l'anarchie. Certes, l'idée d'entourer la France d'une ceinture de petites républiques indépendantes était en elle-même une conception recommandable; mais l'exécution rencontra de sérieuses difficultés. La plupart de ces petites États étaient incapables de se diriger eux-mêmes, et les agents ou les généraux du Directoire n'abusèrent que trop souvent de leur autorité pour commettre des exactions et des abus de pouvoir. En outre, ces pupilles de la grande République subirent toutes les fluctuations de la politique de bascule du Directoire, de même qu'elles devaient s'accoutumer à un régime de gouvernement latin calqué sur le nôtre. Il serait superflu d'ajouter que l'Europe continentale, mal renseignée à la paix, n'envisionnait qu'avec défiance et colère cette extension de notre influence. Le congrès de Rastadt consommait les grandes affaires de l'Etat, et sa détermination n'était pas exempte d'humilité. Tel était l'empire de la situation.

Une expédition contre l'Angleterre était projetée, et Bonaparte avait été désigné pour le commandement. Mais déjà il roulait dans son esprit le rêve grandiose de la conquête de l'Égypte, et il se préparait à entraîner le gouvernement dans cette entreprise aventureuse. Dans l'intervalle, l'assassinat du général Duphot par les troupes papales, et le départ de Rome de notre ambassadeur, Joseph Bonaparte, les grandes levées en masse de la Convention; mais elle n'avait aucun lien permanent pour la levée annuelle des soldats. La loi de la conscription fut adoptée le 2 vendémiaire an VII (26 septembre 1798). Bientôt fut conclu contre nous le traité de la triple alliance. Cette fois la Russie entra dans la coalition, ou fut également entraînée la Turquie, qui l'expédition d'Égypte avait mis contre nous. D'un autre côté, le roi de Naples, poussé par les Anglais, continuait follement ses intrigues contre la République et poussait à la guerre la Toscane et le Piémont. Il commença les hostilités en sommant les Français d'évacuer l'État romain et en marchant sur Rome, que Championnet ne jugea pas utile de ses plans de défendre. A la suite de diverses opérations, il arriva ce qui était facile de prévoir. Championnet, avec un poignée de héros soldats d'Italie, chassa les masses napolitaines de l'État romain, puis marcha sur Naples, où il établit la république Parthenopéenne, qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère.

Pendant que ces événements s'accomplis-

sement, la rupture avec le Piémont avait amené l'occupation de Turin par Joubert et l'abdication du roi, à qui on laissa par pitié l'île de Sardaigne. Comme il était aisé de le prévoir, la grande lutte de la Révolution contre les rois, momentanément assoupie par plusieurs traités, allait recommencer avec une nouvelle énergie. Les préparatifs étaient ouvertement poussés de toutes parts avec activité; la coalition apparut plus redoutable encore, car, pour la première fois, la Russie entra en ligne et allait faire déboucher sur l'Occident le flot de ses armées, qui déjà s'avancèrent en Autriche. Le Directoire résolut de prendre l'offensive. Malheureusement, nos moyens d'action ne répondaient pas à l'audace de ce plan. Le levée des conscrits n'était pas faite encore, et notre effectif ne se composait que de dix-sept cent mille hommes, pour combattre partout à la fois.

La campagne s'ouvrit par des revers (mars 1799). Jourdan, qui commandait l'armée du Danube, repoussé par l'archiduc Charles, se replia sur la Forêt-Noire. En Italie, Schérer, après quelques avantages sur l'Adige, fut rejeté sur le Minicio, et se replia ensuite jusque sur l'Adige. Toutefois Massena se maintint assez brillamment en Suisse. A ce moment, une odieuse violation du droit des gens vint épouvanter le monde civilisé. Nos plénipotentiaires, en quittant le congrès de Rastadt, furent massacrés aux portes de la ville par un détachement de hussards autrichiens (28 avril). Deux d'entre eux périrent, Bonnier et Roberjot; le troisième, Jean Debry, laissa pour mort, gisant cependant de ses blessures. Cet infâme attentat exalta encore les ressentiments contre l'Autriche.

Les revers essuyés par nos armées avaient porté un coup funeste au Directoire, qui se voyait dans la nécessité de résigner les fonctions qu'il avait fondées, mais dans beaucoup d'autres étaient injustes. C'est ainsi qu'on lui attribua l'issue de l'expédition d'Égypte, à laquelle le gouvernement avait eu seulement la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

sement, la rupture avec le Piémont avait amené l'occupation de Turin par Joubert et l'abdication du roi, à qui on laissa par pitié l'île de Sardaigne. Comme il était aisé de le prévoir, la grande lutte de la Révolution contre les rois, momentanément assoupie par plusieurs traités, allait recommencer avec une nouvelle énergie. Les préparatifs étaient ouvertement poussés de toutes parts avec activité; la coalition apparut plus redoutable encore, car, pour la première fois, la Russie entra en ligne et allait faire déboucher sur l'Occident le flot de ses armées, qui déjà s'avancèrent en Autriche. Le Directoire résolut de prendre l'offensive. Malheureusement, nos moyens d'action ne répondaient pas à l'audace de ce plan. Le levée des conscrits n'était pas faite encore, et notre effectif ne se composait que de dix-sept cent mille hommes, pour combattre partout à la fois.

La campagne s'ouvrit par des revers (mars 1799). Jourdan, qui commandait l'armée du Danube, repoussé par l'archiduc Charles, se replia sur la Forêt-Noire. En Italie, Schérer, après quelques avantages sur l'Adige, fut rejeté sur le Minicio, et se replia ensuite jusque sur l'Adige. Toutefois Massena se maintint assez brillamment en Suisse. A ce moment, une odieuse violation du droit des gens vint épouvanter le monde civilisé. Nos plénipotentiaires, en quittant le congrès de Rastadt, furent massacrés aux portes de la ville par un détachement de hussards autrichiens (28 avril). Deux d'entre eux périrent, Bonnier et Roberjot; le troisième, Jean Debry, laissa pour mort, gisant cependant de ses blessures. Cet infâme attentat exalta encore les ressentiments contre l'Autriche.

Les revers essuyés par nos armées avaient porté un coup funeste au Directoire, qui se voyait dans la nécessité de résigner les fonctions qu'il avait fondées, mais dans beaucoup d'autres étaient injustes. C'est ainsi qu'on lui attribua l'issue de l'expédition d'Égypte, à laquelle le gouvernement avait eu seulement la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps. C'est à l'origine de cette fable populaire qui représente cette aventure d'Orient comme un succès, que nous avons eu le premier aperçu de la faiblesse de consentir, et qui avait eu au moins le grave inconvénient de venir à contre-temps.

sures de réaction prises par le gouvernement. Un de leurs principaux agents, le général Jourdan, fit aux Cing-Cents la proposition de déclarer la patrie en danger, ce qui entraînait la levée en masse et plusieurs grandes mesures révolutionnaires (13 septembre 1799). Cette proposition fut repoussée après d'orages discussions.

Au reste, tout se préparait pour un changement radical dans la constitution de la République. Sieyès, l'oracle des modérés et des habiles, avait prononcé le mot significatif: « Il ne faut plus de bavards, mais une tête et une épée. » C'était le programme de la coterie qui intriguait pour l'établissement d'une dictature militaire.

Au moment où la République semblait toucher à sa dernière heure, elle se relève par un sublime effort. Souvaroff avait pénétré en Suisse par le Saint-Gothard pour opérer sa jonction avec Korsakov. Mais Massena attaque celui-ci dans sa position de Zurich et l'écrase complètement (26 et 27 septembre), tandis que Lecourbe repousse Souvaroff. Des actions journalières pendant douze jours complètent la défaite des Austro-Russes en Suisse.

La République était sauvée, la coalition dissoute. Les bandes sauvages de Souvaroff furent rejetées en Allemagne, et bientôt rapplées. Les armées ennemies, qui allaient continuer à envahir la France, suspendirent leur marche au retroussé de Souvaroff. Pendant ces événements s'accomplissaient, Brune, par une suite de brillants succès, reconquérir la Hollande, qui avait été envahie par les Anglo-Russes.

Ainsi se termina la mémorable campagne de 1799. C'est à ce moment que Bonaparte, accouru d'Égypte à travers les croisières de la Méditerranée, arriva à Paris (15 vendémiaire an VIII, 9 octobre 1799) et se dirigea rapidement sur Paris.

Un mois plus tard, il était maître du gouvernement et inaugura la période du Consulat. Il est à noter que cette époque de notre histoire est celle où les principes de la République furent les plus vivement défendus, et que les efforts de la France, envahie de plus en plus par le militarisme, se lassait du gouvernement des savants, comme on disait alors, c'est-à-dire des magistrats civils. En réalité, comme nous l'avons dit plus haut, c'est surtout Barras qui a le plus largement contribué à la déconsidération du Directoire, à cause de sa vanité, de ses désordres et de ses intrigues.

Les élections de l'an VII, qui furent les dernières de ce régime, renforcèrent au Corps législatif la majorité républicaine. Un directeur devait être remplacé; le sort désigna Rewbell comme membre sortant. Sieyès fut élu. Dans l'intervalle, les Russes, sous le commandement de Souvaroff, étaient descendus en Italie pour agir de concert avec les Autrichiens. Moreau, qui avait remplacé Schérer dans le commandement, fut vaincu à Cassano, malgré des prodiges de valeur et de talent, accablé d'ailleurs par des forces trois fois supérieures aux siennes. Les Autro-Russes, maîtres de la république helvétique, puis du Piémont, refoulèrent Moreau jusqu'au pied des Alpes. Enfin, quelques semaines, la bataille de la Trebia et celle de Novi, où fut tué Joubert, consommèrent la ruine de notre puissance en Italie.

En France